

La Grèce moderne : comment la littérature témoigne de périodes troublées et douloureuses

Corpus de textes

Traduction du grec moderne par Isabelle Lejault

Stratis Myrivilis (1890-1969), *La Vie dans la tombe* (1955)

Stratis Myrivilis est né à Lesbos, île très proche de la Turquie. Il a participé aux guerres balkaniques¹, à la Première Guerre mondiale, à la guerre gréco-turque (1919-1922) qui aboutit à la Grande Catastrophe. *La Vie dans la tombe* se situe dans la lignée des livres pacifistes issus de la Première Guerre mondiale comme *Le Feu* d'Henri Barbusse, *Les Croix de bois* de Roland Dorgelès et *À l'Ouest, rien de nouveau* d'Erich Maria Remarque.

La première édition date de 1930, et l'œuvre est rapidement traduite à l'étranger. Au cours des réimpressions successives, Myrivilis complète et enrichit son texte. L'interdiction qui frappe l'ouvrage sous la dictature de Métaxas et pendant l'occupation allemande assure sa renommée. La version définitive paraît en 1955, près de quatre décennies après le début de son écriture, puisque Myrivilis en a commencé la rédaction en 1917, lorsqu'il combattait comme volontaire dans les tranchées, sur le front macédonien. Le titre est emprunté à la liturgie religieuse : « La Vie dans la tombe » est le titre de l'hymne du Vendredi saint, chant de deuil qui se situe aussi dans la perspective de la Résurrection.

Bien que le mot « roman » n'apparaisse jamais, cette œuvre est bien une œuvre de fiction, mais c'est aussi un témoignage rédigé à partir des expériences de combattant vécues par l'auteur. Le livre se présente comme une série de lettres – ou plutôt de cahiers – que le sergent Antonis Kostoulas écrit pour les envoyer à sa fiancée, sans avoir l'occasion de le faire. Après la mort du sergent, l'auteur retrouve ces manuscrits dans la cantine militaire où ils avaient été conservés et décide de les publier.

L'action se déroule en Macédoine où, de 1916 à 1918, les Grecs sont engagés sur le front d'Orient aux côtés des troupes alliées. Le sergent Kostoulas se trouve dans une tranchée de la région de Monastir – aujourd'hui Bitola. Il souffre d'une ancienne blessure, reçue lors des guerres balkaniques, qui s'est rouverte et qui l'oblige à rester jour et nuit dans son abri.

Chapitre 27

Le coquelicot secret

Ce soir, je sens que ma jambe va bien mieux.

J'ai envie de me lever très doucement, pour m'avancer dans la tranchée silencieuse. Elle est très étrange, la tranchée, avec tant de lumière. Il fait clair comme en plein jour et pourtant on n'a pas peur. Le clair de lune, de loin, quand il ne se reflète pas sur du métal brillant, ne dévoile rien. Je peux donc marcher librement sous son voile blafard qui me protège comme une obscurité argentée.

Pour un instant l'idée me vient que cette solitude est réelle. Que tous se sont levés en toute hâte et ont fui et m'ont laissé seul, tout seul ici. Alors un frisson me traverse le cœur, comme une lame. Je préférerais savoir qu'il y a autour de moi des hommes cachés, fussent-ils uniquement des ennemis.

1 Guerre des alliés balkaniques (1912-1913) d'abord contre la Turquie, ensuite entre eux-mêmes : Grèce, Serbie et Roumanie contre Bulgarie.

Je me suis avancé jusqu'à l'extrémité de la tranchée de notre bataillon. Jusqu'à la sortie des barbelés. Il y a là une porte secrète qui ferme avec un fuseau armé d'épines métalliques. Parce que cette partie est pierreuse et n'est pas creusée, on a construit un mur avec des gabions² de terre. C'est ainsi qu'on appelle de grands sacs remplis de terre avec lesquels on fortifie les tranchées pierreuses. Ces sacs gisent là, comme ça, depuis longtemps. Ils ont absorbé l'humidité, la pluie, la neige et le soleil. Ils ont pourri à cause de l'eau, le soleil les a grillés et cuits. Je passe mon doigt dessus. La toile se décompose. Comme les vêtements des morts qui, une fois déterrés, s'effilochent, réduits en poussière, au premier contact. Il y a des sacs gonflés, comme lorsqu'on les a remplis. Mais d'autres pendent stupidement, à moitié vides. Sous la vive clarté de la lune ils ressemblent à des charognes de chiens, les unes gonflées et les autres réduites en charpie, empilées les unes sur les autres.

D'ici la vue doit être plus belle. Maintenant on entend mieux le fleuve caché qui résonne au loin, dans son lit profond. Je veux sortir la tête de l'abri, pour voir au-delà. Si je pouvais, je me mettrais même à cheval sur la tranchée. J'appuie mon bâton à la paroi, je me dresse sur la pointe du godillot de mon pied valide et j'agrippe les doigts aux sacs de terre qui sont tout en haut. L'un d'eux se décompose d'un coup et déverse son sable sur moi. C'est alors que se produit une révélation ! À peine ce sac se fut-il dégonflé que sa bosse diminua et qu'un petit bonheur se révéla à mes yeux. Ah ! il me fit tant de bien au cœur, un peu plus et j'aurais poussé un cri de joie.

Il y avait une fleur, là ! Imagine. Une fleur avait poussé là, au milieu des sacs pourris. Et elle m'apparut ainsi, brusquement, cette nuit-là qui était pleine de miracles. Je restais à la regarder, presque effrayé. Je l'effleurais, le cœur battant, comme on effleure un nouveau-né sur la joue. C'est un coquelicot. Un coquelicot vraiment grand, bien épanoui, ouvert comme une petite main de velours. Si on pouvait le contempler à la lumière du soleil, on verrait qu'il est écarlate, avec une croix noire dans le cœur, avec une touffe de cils violets au milieu. C'est une fleur épanouie, pleine de joie, de couleurs et de vigueur. Sa tige est ferme et duveteuse. Il y a aussi un bouton qui ne s'est pas encore ouvert. Il reste bien fermé dans ses langes verts et il attend son heure. Mais il ne tardera pas à s'ouvrir lui aussi. Et alors il y aura deux fleurs ! Deux fleurs dans le jardin de la Mort. Je me sens soudain ému jusqu'au plus profond de moi-même.

Je m'appuie sur le mur de l'abri comme si j'étais soudain très fatigué.

Du fond de mon cœur jaillissent des larmes libératrices. Je reste ainsi longtemps, la tête toute pleine de terre, appuyée sur les sacs pourris. De deux doigts légers, précautionneux, j'effleure le coquelicot. Soudain je suis envahi d'un souci, d'une vive inquiétude à l'idée que quelque chose puisse arriver à cette fleur par laquelle, ce soir, Dieu s'est révélé à moi. Je charge alors sur mon dos un sac encore solide (je me mords les lèvres à cause de la douleur subite de ma jambe), et je le place avec soin devant la fleur. Je me dis que, de cette façon, elle sera de nouveau cachée à tous les autres. Je souris de ma ruse. Ensuite je me dresse encore sur la pointe des pieds et j'étends le bras au-dehors. Oui. Je l'ai touchée de nouveau ! Je tremble de bonheur. Je sens la douceur des pétales au bout de mes doigts. Ce contact me procure une joie inattendue. Dans ma main fourmille un doux frisson. Il monte jusqu'à mon dos. C'est comme si papillonnaient sur ma peau les cils d'une femme aimée. J'ai baisé le bout de mes doigts. J'ai dit très doucement :

- Bonne nuit... bonne nuit, et sois bénie.

Je suis vite revenu dans l'abri. Ah ! si je pouvais tout illuminer... Suspendre partout drapeaux et couronnes ! J'ai allumé quatre mèches à la lampe et maintenant je m'efforce de faire contenir là-dedans, dans une si petite tanière, une si grande joie. Mon cœur danse comme un grand papillon. Je souris, allongé sur le dos. Quelque chose chante en moi. Je tends l'oreille. C'est une comptine :

2 Le mot « gabion », qui désigne des casiers faits de grillage remplis de pierres ou de gravats pour construire des murs ou des abris, est ici utilisé pour traduire un mot composé grec, littéralement : « sacs-de-terre ».

« Ma petite lune brillante... »

Dans ce deuxième extrait, Antonis Kostoulas séjourne, pour une période de convalescence, dans une famille de paysans macédoniens.

Chapitre 34

*Zavali maïko*³

Voilà une semaine aujourd'hui que ma vie s'écoule comme un ruban d'eau dans l'herbe. Je ressens de jour en jour plus fortement, au fond de moi, le besoin de communiquer avec l'âme primitive des gens qui m'accueillent. C'est ce qui m'a d'ailleurs poussé, dès le premier jour, à m'entêter à comprendre le sens de leur idiome.

Je me suis fait un glossaire que j'enrichis, je le complète jour après jour. Ils parlent une langue qui est une branche slave, avec beaucoup d'éléments turcs et româques⁴. Le caractère viril de sa phonétique me donne un sentiment revigorant. Les voyelles sont rares. Leur douceur féminine est noyée dans un torrent de sonorités sèches et dures. Quand ils parlent, on entend dévaler les galets et les cailloux arrondis dans le courant impétueux du Dragora⁵. Certains mots ont l'expressivité virginale des langues primitives, qui étaient seulement une imitation acoustique des sons et des bruits de la vie. Pour dire que l'oiseau s'envole, ils disent « p'rrlits ». Dans aucune langue je n'ai entendu l'envol d'un oiseau exprimé de façon aussi vraie.

J'ai déjà suffisamment progressé dans cette étude pour les faire éclater de rire à chaque phrase que je construis à grand-peine. Il semble que la plupart du temps je débite des bourdes linguistiques très drôles que les adultes commentent avec de grands rires, jusqu'à en pleurer, tandis que les jeunes filles rougissent et se mordent les lèvres. Cependant, l'essentiel est que presque toujours, en fin de compte, j'arrive à leur faire deviner les idées simples que je m'efforce d'exprimer. Assurément, cela démontre bien leur intelligence et leur faculté d'intuition. Mais imagine quel désordre résulte de cette confusion, vu que notre « non » ils le prononcent comme « oui » !

Néanmoins, avec cet outil linguistique très rudimentaire que j'ai fabriqué seul et par moi-même comme Robinson, j'ai découvert aujourd'hui un trésor. Un trésor authentique d'innocence humaine, de ceux qui te rendent fier d'être un homme.

Il s'agit de ma logeuse, Adcho.

Elle fait gonfler et aère chaque jour le matelas qu'elle a rempli pour moi de feuilles de maïs. Elle m'apporte chaque matin un bol grossier plein de lait et, pendant tout le temps que je le bois, elle tourne la tête de côté et me regarde d'un air sérieux et satisfait, les mains jointes sur son giron. Elle me dorlote comme un enfant malade. Elle n'est qu'attention réfléchie et prévoyante, judicieuse autant que simple dans ses manifestations. Elle se présente à moi avec une candeur paisible et modeste, qui prend parfois, néanmoins, une forme solennelle, presque cérémoniale. Cette mère majestueuse, avec son visage pâle et sévère, avec ses pieds nus et propres, la taille ceinte d'une corde de crin à plusieurs tours, est une femme d'une autre nation, et il n'y a pas encore vingt jours que je la connais. Cependant elle prévoit d'une manière étonnante une foule de petits détails sur des besoins et des habitudes qui n'ont jamais été les siens. Elle les pressent avec l'instinct que seul l'amour maternel développe chez les

3 Le titre est en langue serbe et signifie : « Malheureuse maman ».

4 Jusqu'au début du XX^e siècle, le mot « româque » désigne la langue quotidienne des Grecs, par opposition au grec savant ou puriste, la *katharevousa*. Cette appellation a aujourd'hui disparu.

5 Nom d'un fleuve de la région.

femmes. Et elle s'en occupe avec une bonté empreinte de gravité, d'une telle gravité que jamais je n'ai osé lui dire merci. Il me semble que je lui aurais fait injure avec ce mot formel et citadin. Je sens qu'avec cette expression de notre civilisation conventionnelle, je troublerais cette source pure et spontanée de bonté, qui coule ainsi, naturellement, près de moi, comme issue de la main de Dieu. Et puis ce serait même ridicule. Je ne ferais que dire et redire du matin au soir « *spollat⁶ gospodina⁷* » pour tous les petits bienfaits qui m'arrivent à tout moment dans sa maison. Je sais seulement que déborde en moi un océan de reconnaissance muette et contenue. C'est un parfum entêtant qui se concentre dans mon cœur, avec toute sa force, comme dans un flacon bien fermé.

Or, ce que j'ai appris aujourd'hui, c'est qu'Adcho a deux fils soldats. Ces jeunes hommes sont dans les tranchées de Péristéri⁸. Avec les ennemis que nous avons en face de nous. Voilà le trésor que j'ai déterré aujourd'hui dans cette âme rustique, qui est pure comme la neige vierge. Les gens ici parlent une langue que comprennent également les Serbes et les Bulgares. Les premiers, ils les haïssent, parce qu'ils les tourmentent et qu'ils les traitent comme des Bulgares. Et les Bulgares, ils les haïssent, parce qu'ils ont pris leurs enfants pour faire la guerre. Nous, les Grecs, ils nous considèrent avec une curiosité bienveillante, uniquement parce que nous sommes les authentiques sujets spirituels du « Patrik », c'est-à-dire du patriarche œcuménique. La notion du Patriarcat, enveloppée d'un mysticisme très singulier, s'étend encore sur ces êtres d'un christianisme naïf [...]

Ainsi, le fait que ses deux gars soient pris dans la guerre, Adcho le voit comme un grand mal qui s'est abattu sur la maison, comme une colère divine.

Elle se soumet humblement, avec résignation, à ce malheur implacable, les mains jointes sur son giron. Et elle se contente de prier. Et moi, qui me suis tenu pendant tant de mois l'arme à la main face à ses enfants, que peut-être même j'ai tués dans son imagination, elle me voit comme une victime de plus de la même calamité. Sa compassion tombe sur moi, pure comme la pluie du ciel. Sans ressentiment, sans arrière-pensée amère, sans plainte. Je ne suis, moi aussi, à ses yeux, qu'un *asker⁹*, un *zavali asker*, un malheureux soldat. Et pourtant il se pourrait qu'une fameuse nuit, dans un affrontement de patrouilles livré à l'aveuglette, il se pourrait que la poitrine de ses enfants se retrouve face à ma baïonnette. Et ma baïonnette s'enfoncerait profondément, elle pénétrerait, glaciale, dans le cœur de ses enfants. Elle pénétrerait, malheureuse Adcho, dans ton propre cœur. Mais son esprit ne va pas souiller avec une telle pensée son geste large, lorsqu'elle me présente, dans le grossier bol de terre orné de fleurs rouges et violettes, le lait de la vache qu'on vient de traire. Celui que trait pour moi en chantant, en bas, dans l'étable, sa fille Guivézo, la douce sœur de mes deux ennemis inconnus. Et lorsqu'elle aère le matelas pour le rendre aussi reposant que possible pour mon corps endolori, elle ne pense pas que moi-même je pourrais, demain ou après-demain, éventrer ses enfants. Mais elle m'interroge souvent sur ma mère :

- Elle doit pleurer maintenant ?
- Oui, elle doit pleurer.
- Et elle doit vous attendre ?
- Elle doit nous attendre...
- *Zavali maïko !*

Elle se tait, prend sa navette et me regarde avec ses bons yeux bleus. Puis elle me dit d'un ton monocorde :

6 Déformation d'une expression signifiant « longue vie » (εις πολλά έτη / *eis polla étè*), équivalant à « merci ».

7 Mot serbe, signifiant « madame ».

8 Place-forte occupée par les Allemands et les Bulgares, face aux tranchées alliées où combattait le narrateur. Péristéri signifie « pigeon », ou « colombe ».

9 Mot turc, qui signifie « soldat ».

- D'abord les Serbes me les ont pris. Ils les ont fait descendre de la carriole, ils les ont battus et ils me les ont pris. « Vous êtes Serbes, criaient-ils, pourquoi vous ne voulez pas vous battre contre les Bulgares ? » Ensuite, avec les Allemands sont arrivés les Bulgares. « Vous êtes Bulgares, criaient-ils. En avant ! Battez-vous contre les Serbes ! » Et allez, des raclées ! Et allez, la prison !

- *Zavali maiko* !

Le sergent Kostoulas, une fois guéri, rejoint le front. L'action culmine à la veille d'une grande offensive alliée contre les positions fortifiées de l'armée bulgare, en mai 1918. C'est au cours de cette bataille, la bataille de Skra di Legen, qu'Antonis Kostoulas est tué.

Ilias Vénézis (1904-1973), *Le Matricule 31328* (1931)

Après *La Vie dans la tombe* de Stratis Myrivilis, qui témoigne de la guerre des tranchées, *Le Matricule 31328* a pour thème la vie des survivants dans les camps de détention turcs pendant la Grande Catastrophe.

Ilias Vénézis est né en Asie Mineure. En 1922, pendant la guerre gréco-turque, il a, pendant quatorze mois, vécu les événements dramatiques qu'il raconte dans *Le Matricule 31328*. Fait prisonnier à l'âge de 18 ans, il a été incorporé dans un bataillon de travail turc. Des 3000 membres de son bataillon, très peu ont survécu.

Myrivilis et Vénézis étaient amis ; *Le Matricule 31328* a été écrit sur une suggestion de Myrivilis, comme un prolongement de *La Vie dans la tombe*.

Le texte est émaillé de mots turcs que j'ai conservés autant que possible dans la traduction.

Chapitre 17

Les gardiens qui nous surveillaient étaient âgés. Tous venaient des fins fonds de l'Anatolie, au moment de la guerre ils s'étaient échappés dans les montagnes. Le gouvernement, à l'époque, ne pouvait pas les poursuivre. Mais, maintenant que le front de la guerre se calmait et que les Grecs fuyaient, ils rouvrirent les vieux comptes, les rassemblèrent un par un et, comme à leur âge il n'était pas possible d'apprendre à tuer des hommes de manière civilisée, ils les prirent comme assistants pour nous surveiller.

Au début ils leur dirent qu'ils seraient en service trois mois. Les trois mois devinrent six, sept, huit, et ceux-ci vivaient toujours avec nous et se mêlaient à nous.

La plupart d'entre eux ont des barbes. Petit à petit ils se mirent à venir à nos réunions le soir. Ils fourragent dans leurs barbes avec les doigts et disent, regardant dans le vague avec leurs bons yeux :

- Ah, *memleket*¹⁰ !...

Ils nous disent leur chagrin, nous demandent comment nous allons.

Nous n'avons pas beaucoup d'entrain dans ces réunions. Nous les écoutons presque froidement – entre eux et nous il y a un mur solide. N'est-ce pas eux qui nous maintiennent prisonniers ? Nous les haïssons – il le faut. Et si quelquefois on se surprend, distrait, à avoir oublié le « mur », le cerveau n'a besoin que d'une étincelle. Alors, plein de honte, on fait revenir l'ennemi impitoyable sur le devant de la scène.

Un jour les gardiens apprirent – c'était écrit dans le journal – que leur classe d'âge était libérée.

- Que faire ? Que faire ?

Ils viennent nous questionner, envahis par le désespoir.

10 La patrie, le pays.

L'un d'entre nous leur conseille alors d'aller faire un rapport au commandant. Ça se passe comme ça dans l'armée, leur dit-il. Dites-lui : « Nous voulons notre congé définitif de l'armée ! »

Ils le regardent, embarrassés. Mais ont-ils le droit, vraiment, de faire une telle chose ?

- Et bien sûr que vous l'avez !

Ils ne savaient pas comment nous remercier pour ce conseil. Ils choisirent parmi eux un comité de six hommes. Dans le nombre il y avait un Noir.

Suivant nos conseils ils demandèrent d'abord le sous-officier, celui-ci les amena au lieutenant et de là ils se présentèrent au commandant, Yanniotis.

- Que voulez-vous, dites-donc ?

- Nous voulons notre congé pour le *memleket* ! C'est ce que disent les journaux.

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

- Notre congé pour le *memleket* !

Ah, où en est-on, mon cher ! Yanniotis était embarrassé. C'était une chose inconcevable pour l'armée turque. Tant d'années comme officier supérieur et il ne se rappelait rien d'aussi insensé.

- Qui vous a conseillés, cocus ! Qui vous a conseillés ? criait-il hors de lui.

Effrayés comme des chevreuils, ils lui dirent : Les prisonniers. Eux sont au courant.

Comme il était occupé à ce moment-là, il ordonna de les enfermer, tout le comité, dans une cellule. C'était le soir. Le lendemain il réglerait leur sort.

La nouvelle remplit d'amertume tous les autres gardiens, qui attendaient anxieusement le résultat. Nous étions tristes nous aussi. Sans raison. Qu'est-ce que ça nous faisait ?

Le jour suivant se leva, un vendredi. Le commandant, vers les dix heures, ordonna de rassembler tous les bataillons de prisonniers en plein air, dans un vaste espace. Il y avait là, aussi, le bataillon des gardiens.

Au bout de peu de temps on amena les six soldats qui étaient allés au rapport la veille. On amena aussi trois prisonniers, condamnés par nos propres *tsaoussades*¹¹ parce qu'ils n'exécutaient pas les ordres.

On les déshabille tous jusqu'à la taille. On les attache avec une longue corde, l'un à l'autre, tous les neuf à la file. Ensuite deux soldats prennent les deux extrémités de la corde, d'un côté et de l'autre. Quand ces préparatifs furent terminés, le commandant arriva. Derrière lui trois ou quatre officiers. Yanniotis, les mains derrière le dos, s'avance nerveusement vers la rangée d'hommes attachés. Il les regarde dans les yeux, un par un. Pas un mot. Ensuite il retourne en arrière. Il passe de nouveau devant eux, un par un. Et puis, soudain, l'orage éclata brutalement : « Salopards ! Salopards ! Salopards ! »

Il frappait, avec son fouet de fils de fer tressés, sur la tête, sur les yeux, sur les corps nus. Il haletait, il suait, il reprenait des forces en courant à droite et à gauche comme pour les récupérer, et, sans cesse, il frappait rageusement, violemment, aveuglément. Les hommes attachés poussaient des cris déchirants, faisaient inconsciemment des tentatives pour se traîner tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Mais les soldats, avec la corde, maintenaient l'équilibre de cet affrontement.

Lorsqu'il fut fatigué de frapper, il appela un soldat et lui donna le fouet. Le soldat était de la même classe, il était dans l'escadron des six.

- Frappe ! Frappe !

Et lui, en tremblant, frappait fiévreusement, maladroitement, sous les yeux du commandant, qui essayait sa sueur.

Nous suivions la scène en serrant les dents. Sur les poitrines velues des hommes attachés, le sang coulait – il coulait aussi sur le Noir, mais sur lui on ne le voyait pas puisqu'il était noir. Nous voyions

11 Les *tsaoussades* (*tsaous* au singulier) sont des sous-officiers, en charge de groupes de prisonniers. Beaucoup d'entre eux étaient des Grecs qui connaissaient le turc ; ils se montraient durs pour plaire aux Turcs.

seulement qu'il ouvrait et fermait la bouche spasmodiquement, comme s'il buvait l'air gorgée après gorgée.

Enfin le commandant se retira.

- Ils travailleront dix jours avec les prisonniers, ordonne-t-il pour les six soldats.

- À vos ordres !

Lorsqu'on les eut détachés, la plupart s'écroulèrent par terre en gémissant. Seul le Noir, à peine libéré, se mit à courir, il sautait comme un cabri, toujours plus haut – on aurait dit qu'il voulait se réchauffer.

Ils le pourchassèrent et l'attrapèrent.

Nous nous dispersâmes dans le camp, en petits groupes. Un mouvement indistinct grossissait, grossissait, enflait – comme un élan vers le haut. Et les hommes, la foule, étaient toujours écrasés par le vide immense de cette question :

- Quelle était donc la différence entre Chrétiens et Turcs ?

Quelle était la différence ? Nous, nous sommes prisonniers, nous sommes attachés. Et eux, est-ce qu'ils étaient libres ? Le sang a coulé également sur les neuf corps – quelle différence y avait-il ? Le Noir seul – hé, lui, il était noir.

Le même soir. La nuit. Maintenant que c'était l'été, les portes de nos abris restaient ouvertes. Un garde surveillait sans cesse.

Ce soir-là, dans notre abri était de garde le soldat à qui il avait été ordonné, le matin, de fouetter ses compagnons. Il est abattu. Nous lui disons de ne pas s'en faire. Ce qui est arrivé est arrivé.

- Pourquoi ? se lamente-t-il mélancoliquement. Pourquoi vous ne nous avez pas ouvert les yeux ?

Minuit approchait. Il faisait très chaud en ce soir d'été. Allongés, nous ne pouvions dormir. Une nouvelle invention du diable : nous réfléchissions. Tout l'abri était plongé dans l'ombre. Seulement là, du côté du gardien, une lampe était allumée. Et à côté se trouvait le lit de Michail-le-*tsaous*.

Le garde s'était assis par terre. Son arme entre les jambes. Nous pensions qu'il veillait.

Soudain quelqu'un dit doucement :

- Regarde !...

L'information circula de bouche à oreille dans tout l'abri. Nous regardons.

Dans une faible lumière, à la porte, nous distinguons le sergent-major du camp. C'était un jeune, grinçant, une peau de vache. Il montait à l'assaut. Sur la pointe des pieds il s'approche doucement, avec précaution, prend l'arme des mains du gardien. Celui-ci dormait.

L'arme à la main, le sergent-major jette un coup d'œil alentour. Il regarde vers le lit de Michail-le-*tsaous*. Celui-ci ronflait mais son domestique, le minable, suivait la scène.

Le sergent-major lui fait signe : chut ! Ensuite il s'approche de lui, lui donne l'arme et lui dit quelque chose. Puis, discrètement, il sort et disparaît dans l'ombre.

Nous suivîmes la scène pleins d'angoisse. Nous comprîmes. Il allait informer l'officier : en l'espace d'une heure de service l'arme du garde se retrouvait dans les mains d'un prisonnier ! Et le garde ronflait ! Si ce n'était pas la pendaison, c'était la prison à vie.

Alors, dans tout l'abri s'éleva un gémissement sourd.

Il grossissait de plus en plus, comme le mugissement des bœufs qu'on égorge. Au début une ombre bougea et se leva. Puis une autre, puis tout l'abri se retrouva debout. Nous nous précipitons fiévreusement vers la porte. Nous étions environ quatre-vingts, entassés, les yeux écarquillés.

- Donne le fusil ! dit Miltos au minable, sur un ton menaçant.

Celui-ci fait comme s'il n'entendait pas, ne dit mot, jette un coup d'œil sur le côté, vers son maître Michail, qui ronflait, ivre de haschich.

- Vite, espèce de larve ! Donne-le !

Entre-temps d'autres avaient couru vers le gardien. Ils le réveillèrent. Il regardait avec des yeux étonnés tous ces hommes au-dessus de lui, et n'arrivait pas à comprendre.

- Vite ! Vite !

Nous lui expliquons en peu de mots la situation, nous prenons le fusil au minable et le lui donnons. Ensuite nous courons nous mettre chacun à notre poste. Tout cela s'était fait en deux minutes.

Nous n'étions pas plus tôt assis qu'apparurent le *moulazim evel*¹², le sergent-major et deux soldats. Nerveux, pressés. Dès qu'il les voit le garde se met au garde-à-vous.

L'officier regarde le sergent-chef, perplexe et en colère :

- Qu'en est-il ?

Celui-ci chercha ses mots : Pourtant oui, oui, il l'a vu de ses yeux, affirme-t-il.

- Dis donc, tu ne dormais pas ?

- Moi ? Non ! dit le soldat.

Le sergent-major, bouche bée, regarde du côté de Michail, pour voir le minable. Mais il avait disparu de peur de nous affronter. Il s'était caché quelque part.

Le *moulazim evel*, énervé, frappe ses bottes avec son fouet. Ensuite, pour passer sa colère sur quelque chose, puisqu'on le contrariait, il donne un coup sur le visage du garde. Il tourne les talons brusquement et s'en va.

Ainsi, avec le temps, insensiblement, à notre insu, nous avons commencé, les gardiens et nous, à nous côtoyer. À nous rapprocher. Le soir ils viennent plus souvent et se joignent à nous. Nous parlons ensemble de nos malheurs. Et dans la conversation ils ne nous disent plus « *guesser*¹³ ». Avec leur voix grave d'Anatolie ils disent, avec chaleur et gentillesse :

- *Arkadas*¹⁴.

Au travail, ils ne nous frappent plus et ne nous injurient plus. Quand ils ne sont pas devant quelque *tsaous* grec, ils font comme s'ils ne voyaient pas et nous laissent tranquilles. Ces *tsaoussades*, ils les craignent parce qu'ils les dénoncent lâchement aux officiers.

À midi, à la pause, nous nous étendons ensemble sous le soleil brûlant et nous mangeons notre pain. Nous parlons amicalement, et c'est ainsi que se passe souvent l'heure fixée pour le repos. Alors eux, effrayés, nous font lever très doucement, comme s'ils nous suppliaient :

- Allons, camarades, levez-vous.

Nous nous levons, le cœur lourd, pour reprendre le travail. Et eux, comme s'ils craignaient que nous en ayons après eux, nous tapent amicalement sur l'épaule :

- Qu'est-ce qu'on peut faire, *arkadas* ? Que Dieu ait pitié de nous tous, et de vous et de nous.

Qu'il ait pitié de nous tous. « Et de vous et de nous. » Ils le disent presque sans arrêt. Ils ont commencé à ne plus pouvoir séparer les deux destins, le leur et le nôtre. Ils craignent leurs officiers et nos *tsaoussades*. Ces derniers, en particulier, nous les haïssons nous aussi. Ils font des prières pour le *memleket*, pour une cabane quelque part. Nous aussi.

Et alors ?

Ce sont tous de pauvres diables. Tout à fait. On ne leur donne rien comme argent de poche. Il semble que les officiers les volent. Ils souffrent de toutes sortes de privations, en particulier de tabac. Nous, nous ramassons librement des mégots – eux, quand même, hésitent. Ils ne veulent pas se rabaisser tant que ça. Mais, quand nous ne les voyons pas...

Les nôtres, ceux qui, en travaillant chez des paysans, mettent de côté quelques pièces de cinq, fument tout le temps. Ils nous offrent à boire. Le gardien regarde. La mèche arrive aussi jusqu'à lui. Il roule la cigarette, fait passer la mèche derrière. La tête basse. Le briquet. Il allume. Alors seulement,

12 Officier turc.

13 Prisonnier.

14 Camarade.

avec la première bouffée, il lève les yeux. Il ne dit rien. Ah, c'est une grande chose que deux yeux qui restent fixes de cette façon...

De temps en temps ils se retirent seuls dans un coin. Ils regardent au loin et ils entament des chansons de leur pays. Ils ont appris un chant de guerre : « Ankara ... ». Les accents pleins, vigoureux s'affaiblissent sur leurs lèvres, s'adoucissent. Et ainsi ce qu'ils chantent devient quelque chose comme un mirologue¹⁵ :

« Regarde vers le rocher d'Ankara
regarde nos yeux pleins de larmes... »

Andréas Frangias (1921-2002), *L'Épidémie* (1972)

Né à Athènes, Andréas Frangias est journaliste. Lors de la guerre civile, en raison de son opposition au régime en place, il est déporté d'abord dans l'île d'Ikaria, puis à Makronissos. Cette expérience nourrit son œuvre, en particulier *L'Épidémie* qui est son roman le plus connu.

Sur une île déserte, des exilés politiques sont soumis à la torture. Ni le lieu ni le temps ne sont précisés, et les personnages n'ont pas de nom. Grâce à cette imprécision, le livre revêt un caractère universel et témoigne de toutes les oppressions. On peut le rapprocher de *La Colonie pénitentiaire* de Kafka (1919) mais aussi, à travers le thème de l'infection, de *La Peste* de Camus (1947). Malgré l'horreur et l'absurdité du système auquel les prisonniers sont confrontés, celui-ci ne parvient pas à les briser. « Le plus étonnant, écrit Frangias, est que ces hommes survécurent. »

Cet été-là, le vent se calma un peu et un nuage de mouches s'abattit sur cet endroit. Elles piquaient les yeux, perçaient la peau, vrombissaient dans la chaleur lourde et un nuage noir et brillant s'élevait aussi du côté des toilettes. Des mouches grasses, bien nourries, des mouches d'été. Elles brillaient comme de l'or dans le soleil, sur les murs et sur les bancs tout blancs de chaux. Mais à elles aussi on s'habituaît, comme si c'était un élément naturel de ce lieu, comme le vent, les rochers, la chaleur. Personne alors ne leur accordait d'importance. Quand elles vous agaçaient, on les chassait avec un mouvement de tête et c'était fini.

Un jour à midi, cependant, les hauts-parleurs sonnèrent l'alerte, les blouses blanches¹⁶ se mirent à siffler, arpentèrent la place et explorèrent les caveaux¹⁷ pour qu'il n'y restât personne. Tout montrait que quelque chose de grave s'annonçait. Cependant, dans ce lieu, tout est qualifié de très grave, si bien que personne n'y accordait d'importance. De nouveaux coups de sifflets, des ordres, des chants et des péans pour annoncer la proclamation de l'arrêt :

« Face au danger effrayant que nous encourons – pour la santé, la survie et la civilisation – il faut que nous affrontions cette attaque effrayante, que nous détruisions l'infection et que nous débarrassions le lieu de cette menace ! Dans ce combat sera évaluée la contribution de chacun et seront démasqués les indifférents. Il faut que nous détruisions les mouches ! Dans ce but, chacun est tenu, comme contribution minimale, pour profiter des avantages de ce lieu, de fournir au moins vingt mouches par jour. Les réticents subiront de très lourdes sanctions. »

L'ordre fut disséqué dans tous les sens, pour que ne subsiste aucune ambiguïté. Celui qui ne fournit pas les vingt mouches le soir, malheur à lui. « Vous les attraperez, bien sûr, sans relâcher le moins du monde le rythme de vos autres tâches. » Et ici, lorsque nous disons « il faut », cela signifie « il faut ».

15 Les mirologues – de μοῖρα λόγος (*moira logos*) : parole sur le destin – sont des chants funèbres.

16 Sont appelés ainsi les gardiens et les tortionnaires, qui portent des blouses blanches.

17 Les fosses dans lesquelles logent les détenus, à trois ou quatre.

Un conférencier spécialiste, dans une réunion officielle, fit tout un discours sur la grande croisade qui apporterait dans ce lieu la pureté et la désinfection. Il mit l'accent sur le sens plus profond de cette noble entreprise, sur le combat éternel contre les forces du mal, parla des porteurs d'infections physiques et morales, du processus de rédemption et de purification, et des prolongements symboliques d'une telle tâche.

Après les premières phrases, personne ne comprenait plus ce qu'il disait. Sa voix tremblait d'émotion quand il parlait de « reconstruction morale, de purification des âmes des fautes accablantes qui alourdissent les consciences », et de la nécessité d'une contribution expiatoire quotidienne, « jusqu'à ce que plus tard, après une assez longue période d'épreuves, il soit possible que quelques hommes de bien... »

Il parlait vraiment avec tant d'exaltation, sur un ton si élevé, que, pour un peu il lui aurait poussé des ailes pour s'envoler.

Le matin suivant, avant que la colonie n'aille à ses travaux, le haut-parleur raconta, d'une voix douce, un conte comme ceux qu'on dit aux enfants avant qu'ils ne s'endorment. Là les contes du matin étaient habituels, pour occuper toutes les heures. Il raconta en peu de mots l'histoire d'un bon roi qui, lorsqu'il arriva comme naufragé sur une île déserte, n'y trouva comme habitants que des monstres malfaisants. Plus tard, cependant, au bout de nombreux et durs combats, le bon roi vainquit et soumit les mauvais esprits. Il les terrassa, il les apprivoisa.

Et le conte se terminait par ces mots :

« Vous comprenez, bien sûr, ce que signifie ce vieux conte. Ceux qui incarnent l'esprit du mal, c'est vous ! L'esprit du bien exercera sa bonté et sa force implacable pour soumettre le démon... il pourrait, bien sûr, le tuer, ce serait le plus facile. Il existe de nombreuses façons efficaces de tuer, nous les connaissons toutes. Pour les mouches, les poisons foudroyants, et pour les autres cas les armes. Mais nous, nous n'avons pas besoin de morts supplémentaires. Qu'en ferions-nous ? Notre mission n'aurait plus aucune valeur... Nous, nous voulons an...néantir et éc...craser réellement non les misérables porteurs d'infection mais le démon lui-même... ». [...]

Les occupants des caveaux allèrent à leurs travaux et la vie reprit tout de suite son rythme habituel. Des équipes à la pierre, des équipes pour creuser, les maçons aux murailles et aux ponts, les portefaix au port, les terrassiers aux routes et aux caveaux, les artistes aux statues, les porteurs pour la pierre, pour l'eau, pour la chaux. À partir d'aujourd'hui il faut aussi ramasser des mouches, le conférencier l'a rappelé : chacun vingt ! Le déchargement est terminé, tu cours pour monter jusqu'en haut le tonneau plein d'eau, tout de suite pour le ciment, pour transporter une pierre spéciale, semblable à du marbre, pour les façades. Au pont ! Des dalles pour couvrir la route, des trous pour planter de nouveaux arbres, des arcs et des monuments pour glorifier les grands exploits. Des mouches, des milliers de mouches bourdonnent partout. Tu les prendras aussitôt que tu auras déposé cette pierre angulaire qui te coupe le souffle. C'est maintenant le moment de boire ! Cours. Ont pu boire seulement ceux qui sont arrivés à temps. Il faut porter très vite le sable et le fer. On va les porter. Manger. La conférence a commencé ! Des sermons de morale, d'éducation, de propagande idéologique. Des pénitences, des aveux de fautes, des confessions accablantes. « Combien as-tu pris de mouches ? Tu as peut-être oublié ton devoir ? » dit sans arrêt le haut-parleur. Non, personne ne l'a oublié, mais comment répondre à de nouveaux devoirs quand on casse des pierres ? Tous ceux qui travaillent à l'écart, ou sans bouger, prendront quelque chose. À la cuisine, aux ateliers les gardiens et les magasiniers sont chanceux. Là bourdonne un nuage de mouches. D'autres aussi, ceux qui bâtissent, qui manient la pelle, les prendront plus facilement. Mais lorsqu'on court avec une pierre sur l'épaule en passant devant les surveillants, comment est-ce possible ? Tu te mettras en retard et il faudra que quelqu'un te remette brutalement dans le rythme, comme s'il tuait lui aussi sa mouche.

L'Épouvanté cherche de nouveau son compagnon nocturne. Ces derniers jours de nouveaux venus, des inconnus, sont descendus dans son caveau et ne sont restés qu'une nuit. De nouveaux visages, vite oubliés. Mais le troisième homme se lève très tôt et, lorsque les autres se réveillent, il n'est plus là. Il doit accomplir, semble-t-il, quelque tâche très matinale, ou nocturne. Et ainsi, puisque le troisième homme est toujours absent, il semble qu'ici aussi rien n'a changé. Il l'a vu une seule fois rapidement, il a à peine eu le temps de distinguer la moitié de son visage alors qu'il sortait de l'ouverture. Il a vu plus nettement un trou dans les semelles de ses chaussures, dans celle de droite. Et une chaussette en laine, trouée au talon. Elle était verte. Des semelles trouées, beaucoup en ont, comment le reconnaître à partir de la demi-vision qu'on a eue un instant, au petit matin ? Il faut attraper sa mouche, pour se trouver toujours loin de la colère des lois, pour ne se faire remarquer ni en mal ni en bien.

Certains ont eu le temps, pour s'amuser ils ont fermé rapidement leurs poings et ils en ont attrapé deux ou trois. Ils les ont gardées soigneusement dans une boîte d'allumettes. D'autres ont fabriqué un cornet. Tous avaient un demi-sourire quelque peu moqueur pour le sérieux qui était accordé à une consigne aussi ridicule. Il y en a vraiment beaucoup. Des milliers bourdonnent autour de toi, il y a des mouches partout. Tu n'as qu'à tendre la main. « Je t'ai eue ! Je te livrerai ce soir. » Et un autre : « Ah, elle m'a échappé... » - « Tu crois que tu vas m'échapper, hein... » Et ainsi, en jouant, les plus prévoyants en ont pris pas mal, mais sans accorder une grande importance à leur butin.

D'autres, plus disciplinés, et quelques-uns qui ont mieux compris la signification du conte, agitaient les mains sans arrêt pour prendre des mouches et avoir la paix. Mais ils n'eurent pas le temps, très vite se fit entendre l'appel à la réunion.

À l'heure prévue, lorsque le crépuscule commença à tomber, tout le monde se rassembla comme d'habitude, poussiéreux et épuisé, pour le repas. Les agents autorisés attendaient que les files soient constituées, que tous se taisent, que les comptages reprennent. Les blouses blanches aussi commencèrent à rappliquer en nombre, se postèrent au milieu des groupes, les entourèrent sur les côtés. Se rassemblèrent également différents auxiliaires, contrôleurs, et un tas d'autres hommes de main renfrognés et sévères. Personne ne donnait le signal de la distribution. De nouveau des comptages et des déplacements, encore des tracas.

Survint quelqu'un doté de pouvoirs importants. Un silence glacial s'installa. On mit en place une fois de plus un haut-parleur.

« Que la distribution commence », ordonna le contrôleur, en faisant un signe.

Le premier s'avança. Il fallait qu'il passe devant lui.

« Tes mouches », demanda l'auxiliaire.

« Quelles mouches ? »

« Celles que tu devais attraper. »

« Je n'en ai pas. »

« Tu as oublié, tu n'as pas pu ou tu n'as pas voulu ? Dis-le. »

« Je n'ai pas eu le temps... »

« Attends sur le côté », ordonna l'auxiliaire.

Un autre s'avança.

« Tes mouches. Pourquoi seulement trois ? Il y en a des millions, et tu n'en as pas trouvé d'autres ? Toi aussi mets-toi là. Pas avec l'autre, plus loin. »

Un autre en fournit onze, c'était le meilleur.

« Pourquoi seulement onze ? »

« À la carrière elles sont toutes parties à cause des explosifs... »

On l'envoya dans une autre file.

Un autre, un bon élève, un de ceux qui crient haut et fort pour se faire bien voir, en avait ramassé dix-huit.

« Bravo ! Tu as bien fait ton devoir ! »

Petit à petit tous y passèrent. C'est un gringalet ratatiné qui en avait le plus. Il compta, il recompta et il arriva à trente-deux mouches. L'imbécile les donna toutes, prit son repas et s'éloigna plein de fierté. À un moment donné il rit, et on vit une rangée de dents blanches et solides. Mais il comprit aussitôt qu'il n'était pas convenable de rire – peut-être qu'il se mit à pleurer – et il s'éloigna en toute hâte.

La tentative, semblait-il, avait dans l'ensemble échoué. Dans la caisse vide où on jetait les mouches mortes, le fond n'était pas complètement recouvert. Ceux qui n'en avaient même pas pris une étaient nombreux. Des nuages noirs commencèrent à s'amasser au-dessus de tous. La plupart avaient montré une indifférence criminelle envers les lois. La mer elle-même devint plus noire et immobile.

Le contrôleur annonça sa décision : ceux qui n'en avaient même pas une, il les envoya plus loin, près des rochers. Dans les autres files il incorpora ceux qui restaient, en fonction des mouches qu'ils rapportaient.

Le gringalet aux trente-deux mouches resta seul, sans compagnon ni file. Il mangeait seul, mais les bouchées ne descendaient pas.

« Inscrivez leurs noms selon la catégorie », dit un des auxiliaires aux agents.

Maintenant ils vont ouvrir de nouveaux comptes, qui te suivront partout, pour mesurer avec des mouches ton mauvais comportement.

Au moment où ils écrivaient, quelqu'un s'approcha d'un surveillant doucement et sournoisement, par derrière. Il avait vu une mouche sur son épaule. Il tendit la main et s'élança. Mais en faisant passer sa main à toute vitesse près de l'oreille du surveillant, il lui frôla la joue. Le surveillant sursauta.

« Qu'est-ce que tu fais, toi ? »

« Une mouche sur votre épaule. La voici. »

Il ouvrit sa main et montra l'insecte écrasé.

« Maintenant que j'en ai onze, je peux aller dans la file au-dessus ? »

« C'est beaucoup trop tard, l'inscription a commencé. D'ailleurs, cette mouche se trouvait sur mon épaule. Elle est à moi. C'était de l'insolence de porter la main sur moi. »

« Mais maintenant j'en ai onze... »

« Inutile. Le contrôleur n'a pas besoin de mouches... S'il voulait, il répandrait du poison et il n'en resterait aucune. Il voulait mesurer votre zèle... »

« De plus il vous a frappé », ajouta un autre.

« Oui, ici, sur la joue... »

« Insensé ! Il est sorti de sa file, il a fait un geste irrespectueux qui s'est terminé en agression. Il voulait, alors que la répartition est finie, passer par la ruse dans une meilleure catégorie que celle que lui a fixée le contrôleur, et cela avec une mouche qui ne lui appartient pas... »

« Et maintenant qu'est-ce que je vais faire ? », demanda l'autre, désorienté. « Je dois peut-être mourir ? »

« Pas encore. Je déciderai plus tard de ton sort. Reste à part », dit le surveillant et il s'éloigna content de lui parce que lui, lui seul, déciderait du sort de quelqu'un d'autre.

Lorsque l'inscription fut terminée vint l'heure du jugement final. Respirations haletantes, immobilité, les gardiens à leur place, les vagues sur les rochers. Une voix d'outre-tombe, qui venait de très loin, dit :

« Mangeront seulement ceux qui ont entièrement rempli leur devoir. Ceux qui n'ont pris aucune mouche sont des traîtres et auront le traitement qui convient aux insoumis, aux fortes têtes, aux séditeux. Disparaissez, que je ne vous voie plus. »

Une blouse blanche s'occupa de les faire disparaître le plus vite possible et les entraîna vers le ravin. La même voix poursuivit :

« Quant aux autres, vous avez fait preuve d'indifférence, de malhonnêteté, de paresse. Vous avez méprisé les ordres. Votre manque de conscience restera comme une flétrissure, pour que vous sachiez ce qui vous attend à chaque récidive d'insoumission. À partir de demain tout manquement comptera double, le jour suivant triple. Pour aujourd'hui, avec beaucoup d'indulgence, vous serez seulement privés d'eau et de nourriture. »

C'est ainsi que tous comprirent que les mouches étaient une affaire très sérieuse. Et les haut-parleurs hurlaient sans arrêt sur les infections qui gagnent du terrain, sur les symptômes inadmissibles d'indiscipline, et sur les sanctions implacables qui, pour si lourdes qu'elles soient, ne peuvent effacer l'horreur de la faute.

Et aussitôt après, musique et chansons.

L'île de *L'Épidémie* est un de ces îlots inhabités de la mer Égée, sans arbres, sans eau, battus par les vents et hostiles à toute forme de vie, qui ont servi sous les dictatures de lieu de déportation pour les opposants politiques. Cette île qui n'a pas de nom pourrait s'appeler Aï-Stratis, Yaros, Makronissos ; elle est un condensé de ces lieux d'isolement et de torture.

Parmi les îles aux maisons blanches de la mer Égée qui représentent aujourd'hui la Grèce sur les affiches touristiques, certaines ont été un enfer avant de devenir les images du paradis. La Grèce a entrepris ces dernières années, comme l'ont fait d'autres pays, un travail de mémoire sur ces périodes sombres de son histoire. *L'Épidémie* occupe ici une place majeure parce que c'est le premier – et le plus fort – des témoignages sur les camps grecs. Il a fallu des années à Frangias, comme à beaucoup d'autres¹⁸, avant de pouvoir livrer son expérience. Il l'a fait dans une œuvre qui est, selon les mots de Jacques Lacarrière, « à la fois solidaire et distante de l'univers qu'elle nous décrit », « une sorte de rêve (ou plutôt de cauchemar) éveillé dont les fantômes seraient pourtant réels. »¹⁹

Titios Patrikios

Né en 1928 à Athènes, Titios Patrikios s'engage très jeune dans la résistance grecque. Après la guerre civile, il est arrêté en raison de son engagement politique, emprisonné et déporté d'abord à Makronissos, puis à Aï-Stratis pendant trois ans. Il y noue des liens avec le poète Yannis Ritsos. Il est ensuite exilé à Paris et à Rome. Pendant son exil en France, il étudie la sociologie et la philosophie à l'École pratique des hautes études et à la Sorbonne.

Son œuvre poétique est profondément marquée par son engagement politique et par son expérience de l'emprisonnement et de l'exil. Les trois poèmes qui suivent sont extraits successivement de trois de ses recueils : *Désaccords* (1981), *Mer promise* (1977), *Arrêt facultatif* (1975). Les textes sont présentés suivant la date de leur écriture.

Soir de carnaval

Dans la cellule obscure
avec rage je désirais un arbre, quelque chose de vivant.
Sur les murs moisissés mon regard sombrait
dans des adieux désespérés, des noms de victimes exécutées
qui s'effondraient avec le crépi
comme si on les tuait de nouveau dans les rires et les airs d'harmonica
des masques insouciantes qui passaient dans la rue.

18 Jorge Semprun par exemple, pour *L'Écriture ou la vie*, Gallimard, 1994.

19 Jacques Lacarrière, « Les Prisons du soleil », préface à *L'Épidémie* d'Andréas Frangias, Gallimard, 1978, p. VII-VIII.

Je n'avais pas encore compris que la nature commençait à moi
et que les géôliers ne pouvaient rien me prendre.

Février 1955

Une lettre

Notre vie est devenue semblable à une lettre
porteuse d'un message très important
dont se sont perdus dans les flots de réfugiés
et l'expéditeur et le destinataire.
Cependant la lettre va et vient
de bureau de poste en bureau de poste
sans que personne ne l'ouvre
sans que personne ne la jette
toujours avec la mention « urgent » sur l'enveloppe
et les noms délavés sur les deux côtés
que seuls les postiers disent désormais
comme les savants prononcent dans les laboratoires
des noms d'organismes qui ont disparu.

Paris, novembre 1959

Les montagnes

Au commencement il y avait la mer.
Je suis né au milieu des îles
île moi aussi pour un temps émergée
jusqu'à ce que je voie une lumière elle aussi comme une pierre
et que je sombre de nouveau.
Les montagnes sont venues plus tard.
Je les ai choisies.
Il fallait que je partage un tant soit peu le poids
qui depuis des siècles écrasait ce pays.

Mai 1968

Manolis Anagnostakis (1925-2005)

Né à Thessalonique, Manolis Anagnostakis s'engage tôt dans la résistance et adhère au parti communiste. En 1948, pendant la guerre civile, il est arrêté en raison de son appartenance au parti communiste désormais clandestin. Condamné à mort l'année suivante, il n'est pas exécuté grâce à la mobilisation du monde littéraire et est finalement libéré en 1951.

Il publie son premier recueil de poèmes en 1945. Il devient ensuite une des figures les plus représentatives de la génération des « poètes de la défaite », broyée par la guerre civile. Il continue à écrire et à publier jusqu'en 1987, date à laquelle il annonce qu'il arrête l'écriture parce que « l'époque ne l'intéresse plus ».

Le poème ci-dessous est extrait de *La Cible*, recueil publié en 1971.

Thessalonique, jours de 1969 ap. J.-C.

Dans la rue d'Égypte – première rue à droite –
se dresse maintenant le siège de la Banque du Commerce

des bureaux de tourisme et des agences d'émigration
et les enfants ne peuvent plus jouer à cause de toutes les voitures qui passent.
D'ailleurs les enfants ont grandi, le temps que vous connaissiez est passé
maintenant ils ne rient plus, ne chuchotent plus de secrets, ne se confient plus,
ceux qui ont survécu, bien sûr, parce que survinrent depuis lors de graves maladies
des inondations, des raz-de-marée, des séismes, des soldats blindés ;
ils se rappellent les paroles du père : toi tu connaîtras des jours meilleurs
peu importe finalement qu'ils ne les aient pas connus, ils répètent eux aussi la leçon à leurs
enfants
espérant toujours qu'un jour ou l'autre s'interrompra la chaîne
peut-être aux enfants de leurs enfants ou aux enfants des enfants de leurs enfants.
Pour le moment, dans la vieille rue dont nous parlions, se dresse la Banque du Commerce
– je commerce, tu commerces, il commerce –
des bureaux de tourisme et des agences d'émigration
– nous émignons, vous émiguez, ils émigrent –
Où que j'aille la Grèce me fait mal, disait aussi le Poète²⁰
la Grèce aux belles îles, aux beaux bureaux, aux belles églises

la Grèce des Grecs.

Yannis Ritsos (1909-1990)

Né à Monemvasia, en Laconie, Yannis Ritsos milite au sein du parti communiste dès 1930 ; son engagement politique est inséparable de son engagement en littérature, et cela jusqu'à la fin de sa vie. Pendant sa dictature, le général Métaxas fait brûler au pied de l'Acropole des copies du poème *Épitaphe*, publié par Ritsos en 1936.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Yannis Ritsos rejoint la résistance ; en 1948, pendant la guerre civile, il est incarcéré dans les îles de Lemnos, Aï-Stratis et Makronissos. Il continue à écrire en prison, jusqu'à sa libération en 1952.

Entre 1967 et 1970, sous la dictature des colonels, il est de nouveau emprisonné à Yaros et à Léros, puis maintenu en résidence surveillée à Samos. C'est à ce moment-là qu'il écrit *Pierres*, *Répétitions*, *Grilles*. Il est alors salué par Louis Aragon comme « le plus grand poète vivant²¹ ». À la chute des colonels, en 1974, il acquiert le statut de poète national.

Son œuvre publiée comporte plus de cent recueils de poèmes, des pièces de théâtre, des essais et des traductions. Sont présentés ici d'abord des extraits du *Journal de déportation*, écrit entre 1948 et 1950 à Lemnos, puis à Makronissos. Les poèmes suivants sont issus de *Temps pierreux*, écrit en 1949 à Makronissos et de *Pierres*, *Répétitions*, *Grilles*, écrit en 1968-1969 à Léros et à Samos. Viennent enfin cinq des *Dix-huit distiques populaires de la patrie amère*, écrits en 1968. Les recueils sont présentés dans l'ordre de leur écriture, la date indiquée après le titre de chacun d'eux est celle de publication.

Journal de déportation, 1975

27 octobre 1948, Lemnos

20 Georges Sféris, « À la manière de G. S. » in *Poèmes*, Mercure de France, 1963, p. 36.

21 Aragon dit de Ritsos dans la préface à *Pierres*, *Répétitions*, *Barreaux*, Gallimard, 1971, p. 2 : « Je ne savais pas d'abord de lui qu'il était le plus grand poète vivant de ce temps qui est le nôtre [...]. Je l'ai appris par étapes, d'un poème à l'autre, j'allais dire d'un *secret* à l'autre, car à chaque fois c'était le bouleversement d'une révélation que je ressentais. La révélation d'un homme, et celle d'un pays, les profondeurs d'un homme, et la profondeur d'un pays. »

Ici beaucoup d'épines –
des épines brunes, des épines jaunes,
tout au long du jour, jusque dans le sommeil.
Quand les nuits passent sur les barbelés
elles laissent de petits lambeaux de leur jupe.

Les paroles qui nous ont semblé belles autrefois
ont perdu leurs couleurs comme le gilet du vieillard dans le coffre
comme un coucher de soleil éteint sur les vitres.

Les gens marchent les mains dans les poches
ou parfois gesticulent comme s'ils chassaient une mouche
qui se pose au même endroit encore et encore
sur le bord du verre vide ou à l'intérieur
en un point indéterminé et persistant
autant que leur refus de le reconnaître.

14 mai 1950, Makronissos

Nous sommes habitués aux mouettes
elles ne portent pas de message
elles ouvrent et ferment leurs ailes
comme si elles ouvraient et fermaient les volets
d'une maison vide.

Nous sommes habitués aux nuits sans sommeil
au sommeil coupé sur des vitres brisées
aux infirmes avec leurs béquilles
aux ordures sur la plage
aux miches de pain jetées à la mer
aux épluchures de pommes de terre accrochées aux rochers
comme des boyaux mis à l'air
à l'ombre d'un nuage en face du cap Sounion²²
au bruit de la chaîne qui tombe dans l'eau le soir
nous sommes habitués à ce qu'ils nous oublient.

Et cette statue sans bras
était belle
on ne savait pas ce qu'elle montrait
ni même si elle montrait.

Temps pierreux, 1957

Reconnaissance

22 Le cap Sounion, à l'extrémité de l'Attique, est en face de Makronissos.

Un soleil de pierre a voyagé à nos côtés
brûlant l'air et les épines du désert.
L'après-midi il s'est posté à la lisière de la mer
comme un globe jaune sur une vaste forêt de mémoire.

Nous n'avions pas de temps pour ces choses-là – mais, malgré tout,
nous jetions un coup d'œil de temps à autre – et sur nos couvertures
avec les taches d'huile, la terre, les noyaux d'olives,
étaient restées quelques feuilles de saules quelques aiguilles de pin.

Ces choses aussi avaient leur poids – des choses sans importance –
l'ombre d'une fourche sur l'enclos, lente au coucher du soleil,
le passage d'un cheval à minuit,
un reflet rose qui meurt dans l'eau
laissant derrière lui le silence plus solitaire,
les pétales de la lune tombés au milieu des roseaux et des canards sauvages.

Nous n'avons pas de temps – nous n'en avons pas,
quand les portes deviennent comme des bras croisés
quand la route devient comme quelqu'un qui dit « je ne sais rien ».

Pourtant nous le savions que plus loin au grand carrefour
il y a une cité avec des milliers de lumières multicolores,
des gens se saluent là-bas d'un simple mouvement du front –
nous les reconnaissons à la position de leurs mains,
à la façon dont ils coupent le pain,
à leur ombre sur la table du dîner,
à l'heure où s'endorment toutes les voix dans leurs yeux
et où une étoile solitaire fait un signe de croix sur leur oreiller.

Nous les reconnaissons à l'entaille du combat entre les sourcils
et plus que tout – le soir, quand s'élargit le ciel au-dessus d'eux –
nous les reconnaissons à leur geste mesuré de conspirateur
quand ils jettent leur cœur comme un tract clandestin
sous la porte fermée du monde.

Pierres, Répétitions, Grilles, 1972 (extraits de Répétitions)

Après la défaite

Après la débâcle des Athéniens à Aigos Potamos, et un peu plus tard
après notre défaite définitive – finies nos discussions libres, finie aussi la splendeur de Périclès,
la floraison des Arts, les Gymnases et les Banquets de nos sages. Maintenant,

silence pesant à l'Agora et morosité, et l'impudence des Trente Tyrans²³.
Tout (même le plus intime) se fait à notre insu, sans nulle
possibilité d'un quelconque recours, défense ou apologie,
ne serait-ce que d'une protestation formelle. Au feu nos papiers et nos livres,
et l'honneur de la patrie aux ordures. Et s'il arrivait jamais qu'ils nous autorisent
à citer comme témoin un de nos vieux amis, celui-ci n'accepterait pas, de peur
de subir les mêmes choses que nous – à juste titre. C'est pourquoi
nous sommes bien ici, – il se peut même que nous inventions un nouveau rapport avec la nature
en regardant derrière les barbelés un morceau de mer, les pierres, les herbes,
ou un nuage au coucher du soleil, profond, violet, ému. Et peut-être
un jour se trouvera-t-il un nouveau Cimon²⁴, secrètement guidé
par le même aigle, pour creuser et trouver la pointe de fer de notre lance,
rouillée, décomposée elle aussi, et pour la rapporter solennellement
en cortège funèbre ou triomphal, avec musique et couronnes, à Athènes.

Léros, 21.03.68

Héraklès et nous

Grand et prestigieux, dit-on, fils d'un dieu, et un tas de maîtres avec ça ; –
le vieux Linos, fils d'Apollon, pour lui apprendre les lettres ; Eurytos
le tir à l'arc ; Eumolpe, fils de Philammon,
le chant et la lyre ; et, le plus important de tout, le fils d'Hermès, Harpalykos,
dont les sourcils épais, les sourcils terrifiants couvraient la moitié du front,
lui apprit pour de bon l'art des Argiens : – le croc-en-jambe ; – c'est avec ça
qu'on gagne le plus souvent, au pugilat, à la lutte, et même dans les Lettres.

Nous cependant, enfants de mortels, sans maîtres, avec notre seule volonté,
avec constance, discernement et peine, nous sommes devenus ce que nous sommes devenus. En aucun
cas nous ne nous sentons inférieurs, ni ne baïssons les yeux. Nos seuls titres : trois mots : Makronissos,
Yaros et Léros. Et si, maladroits
vous paraissent un jour nos vers, rappelez-vous seulement qu'ils furent écrits
sous le nez des gardiens, et avec la baïonnette toujours sur notre flanc.

Et ils n'ont pas besoin d'excuses ; – prenez-les nus, comme ils sont, –
plus vous en dira l'incisif Thucydide que l'élégant Xénophon.

Léros, 23.03.68

Dix-huit distiques populaires de la patrie amère, 1973

23 Les Trente tyrans étaient un gouvernement oligarchique qui succéda à la démocratie athénienne en 404 av. J.-C., à la fin de la guerre du Péloponnèse, pendant moins d'un an. Ce gouvernement fut imposé aux Athéniens par le général spartiate Lysandre après la reddition d'Athènes qui suivit la défaite de la bataille navale d'Aigos Potamos (405 av. J.-C.). Les Trente mirent en place un régime de terreur en éliminant impitoyablement leurs adversaires.

24 Cimon, homme d'État et stratège athénien, conquiert en 475 l'île de Scyros où se trouvait, disait-on, la dépouille de Thésée. Ayant aperçu un aigle qui fouillait un tertre avec son bec et ses serres, il fit creuser à cet endroit et mit au jour les ossements d'un homme de grande taille, qu'il fit rapporter triomphalement à Athènes comme étant ceux de Thésée.

En 1968, alors qu'il est détenu dans le camp de Parthéni, à Léros, Yannis Ritsos apprend que son ami, le compositeur Mikis Théodorakis – lui aussi en détention – souhaite mettre en musique un de ses poèmes. Il écrit alors les *Dix-huit distiques populaires de la patrie amère* qu'il retravaillera un an plus tard à Karlovassi, sur l'île de Samos, avant de les faire passer à Théodorakis qui les mettra en musique pendant son exil à Paris. Pour écrire ces poèmes d'exil et de déportation, Ritsos a recours à la poésie « démotique », poésie des chansons populaires qui se développa beaucoup dans la période byzantine et turque qu'a connue la Grèce. Il compose ses poèmes sous forme de distiques, utilisant –jusque dans le titre du recueil – le vers régulier de quinze syllabes que la versification grecque désigne souvent comme « vers politique ». J'ai conservé, aussi bien dans la traduction du titre de l'œuvre que dans celle des poèmes retenus, le rythme du vers choisi par l'auteur.

1. Renaissance

De pauvres mots sont baptisés dans l'amertume et les larmes,
sortent les ailes et prennent leur vol – oiseaux et gazouillent,

Et celui-là, le mot clandestin – le mot de liberté,
en guise d'ailes il sort l'épée et il pourfend les airs.

2. Conversation avec une fleur

– Cyclamen, cyclamen, dans cette fissure du rocher,
où as-tu trouvé couleurs pour fleurir, tige pour bouger ?

– Dans le rocher goutte après goutte j'ai recueilli le sang,
un foulard rose j'ai tissé et je cueille le soleil.

4. Peuple

Un petit peuple qui lutte sans épées ni munitions
pour le pain du monde entier, pour la lumière et la chanson.

Au fond de sa gorge il retient lamentations et vivats
et s'il se met à les chanter il fait se fendre les pierres.

17. Dévoué

Ici se taisent les oiseaux, se taisent aussi les cloches,
et se tait le Grec qui souffre en communion avec ses morts

Et là sur la pierre du silence il aiguise ses ongles
solitaire et sans secours, dévoué à la liberté.

18. Ne pleure pas sur la Grèce

Ne pleure pas sur la Grèce, – quand elle va se courber
avec le couteau sur l'os, avec la bride sur la nuque,

Voici qu'elle se lève à nouveau grandit et se déchaîne
qu'elle harponne la bête avec le harpon du soleil.